

SOMMES-NOUS FAITS POUR LES ACCORDS ?

Marion Renauld

TÂTE (19-22 novembre 2014)

TIC (25 novembre-5 décembre 2014)

TRAITS (6-15 décembre 2014)

TÂTE

Rappelle-toi.

Un temps primordial où rien ne mentait.

Un temps où ne venait à l'esprit de personne de tirer avantage. De tirer profit. De tirer.

Un temps où ta sensibilité n'aurait pas été prise pour un vilain défaut.

Nous raisonnions dans le sens des feuilles et de la lumière, à qui dirait la meilleure blague.

Fut un temps où l'état d'injustice ne s'élevait que des dites catastrophes naturelles. Mais des coudes nous en avons tous, et nous nous les serrions.

D'Eden partagé à cent quarante trois mille et tant que nous voulions, fut un temps sans chef, sans loi, sans saleté de mauvaise foi.

Rappelle-toi l'ennui béat que tu voulus spolier.

Rappelle-toi cette imparfaite pensée : créer le chaos pour désigner le sens, le bon côté et la malveillance. C'était avant cela assez indéfini – point.

Rappelle-toi le temps d'avant le point. L'absence de point. Nous récoltions des baies après des baies, et quand nous avons mangé, nous faisons des jeux inoffensifs, suspendus.

Nous vivions en pure perte.

Rappelle-toi cet élan sublime : place à la distinction ! Qui est le meilleur ? Qu'est-ce qui est pire que tout ?

Rappelle-toi ça : je veux dire Je !

.l.

La tête.

La tête d'abord. La première.

Tu ne tires pas l'enfant par les pieds.

Tu ne tires pas l'enfant. Tu l'accueilles exactement une boule dans les paumes de tes deux mains, comme l'eau quand tu la veux jeter ensuite sur ton visage.

La tête, un visage, un cri, un sourire, tes deux mains.

La tête à peine capable de passer, lourde.

La tête et ses plus que milliards de choses, trucs en dedans, dès le début.

Tu ne plonges pas dans le monde, tu as le crâne qui tombe,

Et vaille.

L'histoire d'une vie consiste à éviter cela une seconde fois.

Centre.

Vise.

Ta tête la première et ses deux gros yeux billes qui ne grandiront pas.

Deux ronds, un visage.

Absolument tout qui commence.

.II.

La façon dont tu la remplis, ta tête, parfois tu ferais mieux de la laisser vide. Comme ce qu'on met dans un sac pour l'envoyer à la décharge. Parfois, l'autre est la décharge. Et non seulement tu répands de pestilentielles odeurs, mais ensuite cela imprègne tout.

Tenaces sont les déchets qui encombrant ta tête. Et ce n'est pas avec les mains que tu peux t'en débarrasser. Tu parles et ça sent mauvais. Ne serait-ce qu'un regard. Tes deux gros yeux qui suintent.

Au minimum, il faut s'exercer pour avoir des pensées recyclables.

Acharne-toi.

Ta tête est un centre de tri.

La façon dont elle reste vide, ta tête, parfois tu ferais mieux d'y planter deux trois graines. Pour bonifier une terre.

Ensuite concentre-toi sur là où vont les restes de ta vie. Car nous avons des esprits nucléaires.

Teste. Teste longtemps.

Encore.

Ne viens pas m'obliger à respirer tes bêtises.

.III.

Ma tête est juge. Et si elle n'est pas juge, une tête, que peut-elle bien être ? Pieuse. Pour croire. Rêve. Pour ne pas croire. Désire. Ma tête est juge

sentimental, torrent et marteau qui casse, cascade inondation nuages par temps de fatigue.

C'est de la colère enragée, et quand ce n'est pas rouge, c'est livide à cause de la peine, rouge de honte et puis livide par-delà le supportable, vanité des plaisirs, colère contemptrice et parfois, comme par mégarde, simplement solaire.

Mais ta tête ce n'est pas ça. Ta tête semble briller et prompte à faire, quand il faut faire, Parsi. Je ne sais pas imaginer. Est-ce que ce sont des listes ? Sonnets de trente-six volontés et mille curiosités, petites énumérations de tâches avant lundi prochain ? Ce qui ne fait pas juge, mais plutôt témoin.

Parsi, ta tête est un pense-bête.

D'où il s'ensuit qu'elle pense bien.

Ou pas.

C'est possible que nous devions choisir entre raisonner, et construire des contradictions, ou ressentir, et peut-être réconcilier, en y croyant très fort. La solution radicale est la hache, au creux du cou. De ceci rien ne s'ensuit, donc.

.IV.

L'ambition d'une tête est de se tenir droite, et juste un peu penchée sur le côté pour laisser la fenêtre ouverte.

Ce n'est pas du tout facile. Nous hochons pour un oui ou non, nous l'agitons pour oublier et simultanément nous craignons le torticolis, nous la rendons rigide en refusant la part manquante.

Dans le désarroi le plus complet, nous avons même opté pour une mise à distance externe, plus performante, plus fiable, étanche à toute folie chronique, j'ai nommé l'ordinateur.

La tête, tu l'as sur tes épaules qui pèsent. Qui pèse.

Il ne faut pas chercher à fixer, mais un centre oblique.

Comme au bout d'une longue tige exubérante, entremêlée, presque précaire, la cerise.

Et pendant tout ce temps, le défi consiste à réussir le tête-à-tête.

– J'insiste. – Tu veux bien ? – De quoi s'agit-il ? – Allons ! – Propose. – ...

Le tête-à-tête.

Le défi. Le troisième œil.

.V.

La tête seule, dira Lama Junior, est creuse comme est vide un miroir.

La tête seule n'existe pas. Elle est prise et damnée comme un chef de parti. De parties. Elle est attachée là et ici et insécable et ce à quoi tu t'attaches, hein, elle est Je sans sens, rien de spécial.

Tors-la !

Mais corps sans tête, miroir sans reflet. Trahison des apparences.

Tête sordide quand elle est démasquée. Tu ouvres le crâne : où est Je ?!

La tête que tu mets dans ton – et dont tu tires fierté.

Horreur des séparations extrêmes.

Détêtise-toi.

.VI.

Cette rondeur si douce fut ce que l'homme décida de rendre carrée. Un clou ne rentre pas par la tête.

.VII.

Parsi était celui qui retapait sa baraque, sorte de bâtisse tout ce qu'il y a de plus traditionnel dans le genre maison de chez nous. Les fenêtres étaient blotties comme ça, dans des murs bien solides, sur quelques trois étages. Des escaliers, des pièces, des sols, des poutres un peu vieillottes, le change de décennies de poussières. Des nuées d'idées devinrent des plans de réfection, projets dûment pesés, mesures prises, dessins de desseins, faire du mieux qu'il pouvait à chaque niveau et renforcer, rendre stable, parfaire, déplacer, récupérer, rationnellement penser avec économie de forces et de moyens, en outre de temps. La tête de Parsi, munie de mains dociles, munies de doigts de travailleurs du froid, munis d'ongles coupés courts parce que c'est plus pratique, alors la tête de Parsi se montra rebelle.

Préféra la dépense d'énergie. Favorisa l'œuvre. Privilégia les parois tout en courbes et arabesques, la logique passion, assurément jusqu'au non-sens pour l'efficace du technicien. Y alla par quatre chemins.

La beauté de cœur du lieu susmentionné, c'était ça, de permettre le refuge aux hommes-planètes, une errance protégée, soignée, mille détails pour la virevolte des sens.

C'était carré pour tenir droit, mais complètement rond pour les usages. Les clous de tapissier, régulièrement alignés le long de la trappe, ont la bombance gourmande et cuivrée. Malicieuses pupilles muettes. Parsi pas pantin.

.VIII.

Couvre-moi donc ce chef. Quelle illusion basse, franchement, de le considérer place royale. Rien sans tout. L'unité fragile.

Baissée par humilité, et haute par défi.

S'il te plaît, imagine la femme faisant valser son chapeau, roulé par-derrière la nuque, rattrapé par la tranche sur le bout du museau, les bras étirés dans la forme de la croix, et vous émoustillant du son des talons claqués sur le sol incurvé, tout y est.

L'harmonie maîtrisée de chaque cellule, l'orchestre joue dans l'entre-écoute, deux points de fuite pour les volumes, et point de point,

Virgule. Le nez renifle, le mouchoir salvateur.

Tu n'en fais pas qu'à ta tête, absolument éclore à celles de toi et toi et eux et valse encore, l'oreille de la mienne effleurant l'oreille de la tienne, puis la langue de la mienne amusant la langue de la tienne et ta pensée dans ma pensée, tes doigts perçant mes lèvres, l'absence de discours, la clarté folle, les yeux fermés.

Abrite-le, ton chef, entre mes cuisses. Moustache humide, bouche occupée.
Perdrai ma mémoire dans tes souvenirs proches.

Il n'y a pas de sirènes plus urgentes que celles que tu entends du monde hypercéphale. Chacune à recueillir dans deux mains offertes. Chacune à retaper par un rire carrément cosmique.

Pour installer chaque point en suspension dans l'air béni.

Comme c'est loin d'arriver un jour, accepte les cheveux blancs. On pourrait même penser à faire des tresses candides, entre tous.

Découvre ainsi ton crâne universel. Ta fraternelle vieillesse. La ligne pure qui passerait alors par toutes les rides, rides de tout peuple. Comme c'est loin d'arriver ?

Le ricochet des têtes qui cognent. Le balancement des cous musicaux. Il faut toujours produire des images de remplacement. Tu prends le casque d'un enfant-soldat et tu le portes en équilibre sur ton nez. Puis quand tu as fini de t'amuser, remplis ledit d'une eau de marécage, accueille z'y un gros nénuphar.

Le parfum de sa fleur est un don de couleur marbrée.

.IX.

Tête-à-tête.

Têtes contre têtes.

Têtes tout contre têtes.

Point de départ.

Ici rien ne finit.

TIC

Ou invente. Invente-nous.

C'est trop facile de dire que c'est trop difficile, un monde parfait.

C'est ennuyeux d'entendre qu'un monde parfait, ça serait ennuyeux.

Et puis c'est stupide d'affirmer que l'homme est stupide. C'est le paradoxe de l'imbécile.

Invente.

C'est terrible de penser que le monde est terrible. Ce n'est pas sublime.

Ce sont les prophéties auto-réalisatrices. Si tu penses que le monde va en s'empirant, le monde empire. Car du monde, tu en es membre. Si tu penses que tu empies ce monde, coupe le membre.

C'est malin, aussi, de croire que c'est comme ça. Rien ne change, tout concourt. Toi dans l'équipe des faux lucides. Le ça gagne toujours.

Et puis c'est vilain de cracher dans la soupe.

Tu as des opinions sur le vaste royaume des hommes, et même sur la masse grandiloquente des premiers temps jusqu'à l'apocalypse, alors que tu ne sais encore pas t'occuper comme il faut d'une petite cuillère.

Tu perds pieds.

Ce n'est pas juste de raconter l'histoire du monde avec un lance-pierres. Chaque détail compte. Chaque pierre importe.

Quand tu as construit un temple, ta maison, ou la station d'épuration des eaux usées, là-bas d'évidence à l'écart de l'honneur d'un centre-ville, as-tu demandé au sable de ton ciment ce qu'il en pensait, comment il se sentait, as-tu demandé au sol meuble et fécond, s'il t'en voulait de l'étouffer pour les siècles des siècles ?

As-tu reçu des preuves d'extase illuminée de la part de la manche dans laquelle tu te mouches ?

T'es-tu renseigné sur le sens du soupir que poussent les centimètres sous tes pas pressés ?

Est-ce que non de non tu te questionnes sur ce que tu fais ?

Souvent tu prétends, et c'est une litote, et ton humeur légère qui veut que les gens, le monde, ceci et cela et bla et blablabla – ressemble aux lavements d'une bouche rassurée d'ôter les gros morceaux.

Invente.

Critique et invente.

Laisse-moi la liberté d'inventer.

Bien sûr que oui, promets-moi un monde meilleur. Prends des risques. Perturbe. Deviens le plus fou, pour désarçonner. Car il n'y a pas de solution-miracle, mais des miracles, oui.

J'aimerais envier les humains. J'aimerais volontiers pouvoir envier ta vie. Bien sûr que oui, fais-nous rêver. Donne-moi la foutue possibilité d'y croire.

Accroche-toi donc à l'idée absurde, à l'idée naïve, enthousiaste, irréaliste et complètement décalée, inimaginable et trop bête, incongrue, faible, accroche-toi à l'idée si faible que nous sommes faits pour nous entendre.

Deviens coton-tige.

Ou simplement auriculaire – quand tu rencontres quelqu'un, gratte-lui les oreilles. Insère ton petit doigt dans le trou qui mène à son âme.

Car nous faisons tant pour nous détester. Et après on s'étonne.

Il faut avoir une force surhumaine pour pardonner les offenses, porter l'amour sans condition, aimer l'ignorant, le prétentieux, le mauvais, ceux qui volontiers fabriquent n'importe quoi à te vendre sous triple emballage, inutile, encombrant, viral, ceux qui croient que tout leur est dû, ceux qui organisent le mensonge servile, la mort de l'esprit, la dégradation du corps, le règne de la nonchalance, le culte du profit, il faut être si faible et si droit, et si doux, si intransigeant, il faut une sacrée paire de courage pour inventer l'avenir, qui consiste à réconcilier, et puis nous faire plaisir, sans limite exclusive, sans effet redoutable. Puisque nous n'aimons rien tant que nous haïr, pour nous voir meilleurs.

Est-ce qu'ainsi nous sommes faits pour nous battre ? Nous moquer, nous défier, nous choisir et nous séparer ?

Invente une autre explication.

Invente les conditions de la joie collective, espèce de salaud.

Puisque nous ne pourrons pas nous en sortir vivants, si c'est la déchéance des uns qui fait la valeur des autres.

Rappelle-toi : je veux dire Je ! Au-dessus des autres. Mieux que tout. Niant le reste. Je. Tout ce qui n'est pas moi peut mourir – sauf mes amis, ma famille, ma patrie et tous ceux qui peuvent me servir, mon médecin, mon dentiste, mon mécanicien, mon banquier, mon marchand de poulets. Salauds, vous aimer par-delà qui vous êtes, pour ce que vous n'êtes pas vraiment, pas encore, pour qui vous seriez si vous aimiez, cœurs froids, forces creuses, lâches et paresseux, malades, maudits soient vos monstres, je n'aime pas vos monstres.

Tu parles au meilleur de chacun, tandis que l'ongle de ton doigt creuse le chemin entre le cérumen et les tonnes de sombres grésillements humanophobes.

Inventons-nous. Le monde ne se fait pas tout seul.

L'homme est un dieu pour l'homme. Un ange. Un mec tout à fait capable de vous faire passer un bon moment, sans attendre sa récompense. Devenons un joker dans le jeu des autres, pas toujours bien réparti à la base. Devenons arrosoir. Devenons parapluie. Devenons vraiment ça, bienpensants et bons vivants, absents des scandales. Ce scrupule dans la chaussure de son voisin, ne le tente pas. Devenons ce bol irremplaçable qui nous rend la matinée, non pas juste plus amène, mais carrément jubilatoire. Devenons la crème du gâteau, et le gâteau, et la braise incandescente à travers laquelle s'épanouit la chair moelleuse.

Il est très probable que le monde ne soit rien d'autre qu'un berceau. Nos ricanements et nos intrigues, notre avachissement, nos laideurs incontrôlées, la part glauque et inexplicable de nos motifs le transforment en cercueil. Quelle honte.

Invente-toi.

Ne te résigne pas au rôle morbide que tu crois devoir incarner. Dépasse l'immonde, agis dans l'élan du poisson qui échappe au filet. Inlassablement deviens fantastique.

.I.

Toi tu arrives et tu penses que c'est inutile de dire ça parce que fantastique, on ne peut pas tous l'être tout le temps et qu'il y a des gens qui n'ont pas les mêmes chances que les autres, que ça n'avance à rien d'être génial, qu'on ne peut pas, et d'abord qu'est-ce que ça veut dire, et aussi tu penses qu'on n'a pas envie d'être fantastique étant donné, il faut voir, quand même, tout ce qu'on se prend dessus, moi je ne donnerai rien, je ne vais pas me faire avoir et enfin, quoi, là ? Etre fantastique ? Mais c'est une blague ? Le monde qui fait n'importe quoi, les types qui veulent juste être milliardaires et les collègues, juste en vacances, les jeunes sans valeurs, la ville désolée, la ville nulle, la vie ratée, être merveilleux, juste tirer la couverture à soi, les conversations insipides, les fêtes marchandes, le boulot, la retraite, les potes à dîner, le chien à sortir, les études à finir, qu'est-ce que n'importe quoi, être fantastique, ça ne veut rien dire, tu penses, tu cries fort et tu gesticules, les autres on s'en fout, j'ai mes soucis et mes folies, peut-être oui, mes envies, être plaisant avec parcimonie, avec ceux qui me le rendront, avec intérêt, hein, ça dépend des circonstances, on ne va pas juste être fantastique comme ça, sans raison, on ne peut pas, la réalité est ce qu'elle est dans son paquet tout mélangé, dis donc, on fait ce qu'on peut et ça n'aide pas, comme ça, de dire ce qu'il faut devenir, pourquoi je ferais ça, et comment je le ferais, être parfait, non mais, être mieux que bien, être fabuleux, ce n'est pas ça, l'homme, être chimérique, et moi, moi, moi je fais ce que je veux et si j'ai envie d'être con, c'est mon droit.

.II.

D'abord cesser de parler. Réfléchir, et faire.

Faire bien.

Au mieux.

Défaire ce qui a été mal fait et remettre dans le bon sens.

S'éviter d'avoir à réparer.

.III.

La grâce. Le temps peut passer dessus, rien ne change. Il y a des hommes en permanence lumineux, complètement teintés. Sages comme des bûcherons, les mains si cornées sous la sève, les mains serviables, de grosses paluches tellement subtiles. Et des yeux humides après les sourcils fougères.

Cette impression que pas une pensée tortueuse ne vient déranger la bonté.

Il existe donc des chevaliers. La malice s'ajoute à leur vertu, parce que c'est le défi, ne pas être simplement humble mais aussi farfelu, étonnant, presque grotesque, rehaussant le présent d'un je-ne-sais-quoi bouffon, brillant, facétieux, comme tintinnabulant.

C'est compliqué de faire des éloges honnêtes parce que personne n'a l'air de vouloir y croire.

Il y a ce gamin qui demande : Pourquoi ressentons-nous le besoin d'aider les autres, cependant qu'on ne peut, parfois, s'empêcher l'égoïsme ? Ce qui est tout à fait différent de la question de savoir pourquoi nous avons sans cesse des pensées narcissiques, même si on nous apprend à devenir altruistes.

Il y a ce vieil homme qui aspire au pardon du dindon qu'il consomme, et puis qui fait danser les plumes sous forme de mobile accroché à la branche.

Et il y a cette femme qui pleure en chantant les morts anonymes, les sans-riens, déjà partis. Et dépose à l'endroit de leurs vies une simple figurine, hilare. Un soupir solidaire.

.IV.

Tic ? Tac. Tu déranges le malheur.

C'est inconcevable de s'arrêter de croire, pour cesser le roulement des pouces. Tu élèves ta voix sur la place commune, tu l'élèves, tu t'élèves, tu ne parles pas aux oiseaux mais aux peuples, aux uns, aux premiers aux derniers à nous, chacun tu l'étires, tu es seulement toi et tu dis à tous : levez-vous. Soyez dignes. Soyons fous.

Tac. Tu ripostes. Jamais, non, pourquoi tu ferais ça, laisser tomber tes bras. Volontiers tu servirais de marchepied si ça pouvait aider.

Tu ne soldes pas non plus. Tu vends gratuitement du rêve. Et tu t'acharnes à son existence, sans temps perdre, s'accrocher, planifier, déchaîner. Chaque victoire compte. Chaque tentative nous rapproche.

Imperturbablement tu défends les justes causes. Parfois c'est infime, comme un sac en plastique dont tu peux te passer, et parfois c'est comme une montagne, et tu creuses, tu creuses, tu creuses, tu creuses, tu creuses, tu n'es pas contre un tractopelle.

Il existe donc des cavalières. Tu portes en toi la forme entière de la condition mondaine. La source et le delta de la noblesse de cœur. Vas-y.

Arrange les choses. Faiblis. Tu insistes et tu dis : Aime ton différent.

.V.

Est-il possible que nous ayons peur de bien aller, comme nous serions dégoûtés d'être juste gentils ? Est-il possible d'être si fourbes que notre joie provienne du dépassement de l'effort, du règlement des conflits, des vacances après la cavalcade des tâches pénibles et obligatoires, de la victoire contre l'adversité, du rare et précieux, que notre indifférence fût juste pour les quotidiennes et généreuses offrandes, que nous ne puissions louer les choses qu'une fois qu'elles sont passées ?

C'est très possible. N'est-ce pas, quelle fierté tirer de ce qui est donné ?

Mais pourquoi devrions-nous chercher à être fiers ? Exister, tâche infinie. Exister bien, défi sans relâche. Exister mieux, entrebâillement à toutes les ambitions.

Du lointain on peut entendre monter le rire de celui qui n'a que faire.

Est-il nécessaire de nous en vouloir, d'en vouloir, d'en redemander, d'aimer se faire battre ? Aimons-nous tant les coups qui nous font nous sentir en vie ? Jouons-nous à nous effrayer pour le plaisir d'une pensée sûre ? N'aura-t-on jamais de cesse de commencer par un raté, tout ça pour pouvoir finir en beauté ?

Parfois, je ne sais pas si c'est grandiose, ou pathétique. Ou si c'est insolent.

Ensuite je ne sais plus rien, uniquement sidérée.

.VI.

Il arrivera un temps où nous verrons les prisons, dit Lama Junior, d'un même regard incongru que celui par lequel nous regardons aujourd'hui les léproseries

que nous avons connues. Et ça sera pareil pour les énormes bidonvilles insalubres, les meetings politiques, les centres commerciaux, les parcs d'attraction, les lieux de culte et les écoles, les zoos, les faux villages de Noël, les musées, les châteaux, les décharges, les barres d'habitations à loyers modérés, les usines et les *open spaces*, où nous ne trouverons plus de sens à l'usage d'un cadenas, d'un fond de teint, d'un contrat, et peut-être encore plus de raison d'avoir une carte d'identité.

Nous serons là, nous aurons tellement à faire comme ça, les mains toutes entières occupées à fabriquer de l'air et des cadeaux, qu'est-ce que nous nous casserions encore le – à perdre du temps.

Où nous ne nous demanderons même plus à quoi servait d'avoir des écrans si larges et omniprésents. Où nous ne nous demanderons même plus. Quoi que ce soit du passé, nous l'aurons digéré, apaisé, remplacé par un présent des plus clairs, un futur terriblement prometteur. A un moment, nous verrons seulement tout ce qui s'ouvre chaque fois de nouveau, quand on arrive au monde. Quand arrive un monde.

Le cynique est celui qui dit, en fin de paragraphe, qu'il est beaucoup mieux ici et maintenant. Au moins il y a de la vie, ricane-t-il.

.VII.

Lili Booz. Lili Booz tu sors la nuit pour donner un nom à chaque mauvaise herbe qui son nez pointe à travers le trottoir, ou le mur fissuré. A la craie tu notes le nom latin, le nom vernaculaire, et le surnom babiole. Et puis tu laisses une craie dans un emballage étanche pour qu'aussi s'amuse d'autres.

Lili Booz tu sors la nuit avec ton fil de fer, et des caramels tu accroches aux grilles, grillages, barrières.

Lili Booz la nuit vient. Tu sors ton feutre noir indélébile pour un poème aux marchands du matin, ceux qui arrivent à l'aube avec leurs caquettes, pour le marché. Sur le seuil de l'entrée tu écris :

Bienvenue à vous, amants des ventres et de la bonne chère

Sortant merveilles si périssables du tréfonds de la terre

Merci à vous, jardiniers des bouches, gardiens de saveurs

Pour le plaisir des yeux, des lèvres et des papilles bonheurs.

Lili Booz pendant la journée, tu repères les terrains vagues, les zones oubliées par des fonctions précises, et dans le sol tu plantes quelques graines de légumes, selon ce qui se prête le mieux. Les saisons font le reste.

Lili Booz par dizaines sur la rivière qui traverse la ville, un jour tu lances à la volée des bateaux en papier. Et depuis le rivage tu souris.

.VIII.

D'abord, toujours, encore et incontestablement, les rêves.

Il y a beaucoup trop de souffrances.

C'est sans fin. Les efforts de Lili Booz pour y croire. N'importe quand ça peut s'effondrer, et alors c'est absolument impossible, le fantastique.

Prends-moi dans tes bras, Parsi. Elle dit. Serre-moi fort.

TRAITS

Maintenant essaye.

Rien ne sert de partir à point. Il faut courir.

Pourquoi donc chercher, puisque c'est déjà tout trouvé. L'énergie est partout. Alors quoi, nous perdons du temps à observer toutes les règles que nous devrions suivre, et à la fin nous sommes essoufflés sans être parvenus à saisir quoi que ce soit. L'ignoble réalité des peureux et des grognons, des bouches à l'envers, celle-là va gagner, nous engloutir, c'est très bête.

Balance par-dessus ton épaule toute la poussière des siècles.

Bien sûr que nous sommes faits pour nous entendre, il y a seulement des forces maléfiques, destinées aux étouffements de masse.

File, vole, fonce dans la boue vagabonde.

Débarrasse-toi des cailloux trop lourds, identifie les failles, pénètre z'y de part et d'autre le bout de tes huit doigts, écarte dans un geste titanesque et sans peur, presque arrogant, gourmand, surpuissant, dénué de limites et complètement persuadé d'œuvrer en faveur du bien commun, laisse entrer la lumière.

Assume simplement ton métier de chatouilleur public.

Tu ne seras pas pris au sérieux ? Tant mieux ! C'est la condition de la liberté pure. Pour une fois dans l'histoire de l'univers, nous pouvons naître sans retenue, pourquoi nous questionner.

Trace.

.I.

Nous avons connu la période brutale. Longue et acharnée. Ce n'était sans doute facile pour personne, c'était trimer, être malin pour survivre, horrible. Sans pitié. On était vifs ou morts. Les jours n'avaient pour horizon que le jour suivant et l'aventure s'annonçait mal. Beaucoup de perte sèche. Il fallait plus d'inconscience que de courage. Pendant des millénaires nous avons eu le nez dans les poils. Encore maintenant c'est comme ça, probablement, la jungle humaine, la lutte quotidienne, l'inutilité de la pensée capable de s'abstraire. Tu dois rester là, coller, persévérer dans la mélasse avec ton sort d'où n'émerge ni répit, ni cadeau, ni grandeur.

Quelque part nous avons réussi. Les cycles sont arrivés, avec leurs époques et les renaissances. Nous sommes passés à l'ère classique, qui dura aussi très longtemps. Nous avons découvert la ligne, les objets tranchants nous les avons rendus de plus en plus précis, la pierre d'angles, même les nefs bien dessinées. C'était encore tendu, alors nous avons besoin d'ordre, nous avons créés les bureaux et les institutions, palais, frontières, pancartes. Nous aurions bien aimé remplacer le sang par de bonnes canalisations efficaces et hautaines, mais il était encore trop tôt, il fallait s'en montrer et s'en remontrer, par rangées, bataillons, casques et lances, le gourdin devenant épée, le feu servant toujours à repousser les hordes, ou rapprocher les troupes. Là-bas il y avait des colonnes et des pages, nous bâtissions des murs. Encore maintenant c'est comme ça, parfois, la foule humaine, les règles quotidiennes, la rigueur de la pensée pouvant harmoniser. Tu restes là et tu arranges dans la mêlée, ton sort que fondent des principes, des calculs, des victoires, des recettes et des emplois du temps.

Et puis nous avons dépassé. Trop de raison rigide mène aux sentiments, ce furent les siècles langoureux, l'appel du cœur. Emois. Et moi ?! Nous criâmes. Nous eûmes l'âme déchirée. Nous devenions romantiques, glanant des contes et guettant des faits, car nous voulions comprendre et aimer et sentir en même

temps. Nous étions en quête. Ici nous avons tant désiré, revendiqué, interpellé, mais encore nous étions impuissants, nous tentions d'améliorer et nous regardions venir le vent de l'horizon, nous regardions hagards, de loin, les promesses, l'exotisme, nous étions en train de nous ouvrir. Dans les siècles suaves, quelque chose encore nous retenait, le sens, les flèches, nous avançons sans savoir, nous avons tellement d'illusions et maintenant comme ça, c'est encore, tant de passé. Pas encore légers, le sort plein de fantômes, de maquillage pour cacher, de profondeurs à peine frôlées.

A un moment, quelque chose a lâché. Nous avons entamé les seuils, les sols sont apparus fort fournis, nous avons gaiment imaginé et puis produit des zones d'excitation. Maintenant, tout le monde s'excite. Si ça n'est pas encore fait, clairement c'est ça que nous visons. Est-ce que l'homme de Neandertal était un humain excité ? Aujourd'hui nous avons le temps et l'envie, nous avons les moyens, des vies sécurisées, des tonnes de loisirs extensibles, nous avons jusqu'au droit, en somme, de nous échauffer pour rien. Une chose, un mot, un état, une image. Tout est bon. Nous n'avons même plus besoin de posséder, de militer ou de justifier, c'est devenu un appel à la fête mondiale. Est-ce que le Prince du Soleil Levant, la blanchisseuse d'Angers, les travailleurs de n'importe où, le vizir, Monsieur Jean-Philippe Loiret, les demoiselles de l'Empereur ou les enfants des bidonvilles de la vallée perdue, est-ce que tout ce petit monde sous ses rôles et services était en situation de prêcher pour la fête mondiale ? A quand remonte même l'idée de faire la fête sans plus de sens que ça ?

Aujourd'hui est l'excitation des sens, des plaisirs et des souffrances, des quantités de secondes, l'excitation pour les chiffres et les voyages, les conflits, les existences. Chaque morceau de ce qu'on traverse par-ci par-là peut manifestement devenir génial. Tragique, nul, sensationnel, incroyable, mirobolant, extraordinaire, inhumain, grotesque, délirant, jubilatoire, dégueulasse. Et chaque fois, avec un point d'exclamation. Nous voulons plus,

mieux, nous ne voulons plus jamais, nous ne voulons pour personne ou nous voulons pour tous, nous traquons l'accord collectif, la beauté universelle, nous pouvons faire cela, nous développons des outils dingues, cela regorge, c'est si foisonnant et au-delà de ce que nous aurions pu concevoir. Assez de tout, il y a. Et tant et tant que nous pouvons même gaspiller, ou nous enthousiasmer pour pouvoir tant et tant. Nous voulons vivre mille et une vies, et autant d'expériences, et davantage, pourquoi cesser. Nous sommes neufs, chaque jour est nouveau, toute chose est réinventée, nous ne devons rien, soyons uniques.

.II.

Autrement dit, à l'échelle d'un individu, tu passes d'un fruste comportement fait d'épines et de poings, aux lauriers de l'épreuve accomplie, suivie de méthode et hauteur de vision, à quelque chose comme la belle qui t'appelle du fond de ton ardeur, douceur, goût naissant, élan vers l'ailleurs, et jusqu'à cette étape ultime, l'explosion tactile, l'envie de décoller, les tentatives extravagantes en vue d'oublier les limites, jouir de ceci, la vie, ta vie, brûler tes ailes, métamorphoser ce beaucoup trop citrouille de monde en boule à facettes.

Le vieil homme, l'homme viril, l'adolescent, l'enfance de l'homme.

Et toi brusque puis sobre, puis bleu, puis complètement surexcité.

.III.

Persévérant.

Rigoureux.

Sensible.

Flash.

.IV.

A nouveau le dessin des contours du mouvement esquissé par les bestioles que nous sommes.

La période brutale exprime le règne de la nécessité. Nous avons des racines et nous luttons pour les protéger.

A l'ère classique nous inventons l'égalité. Il faut des normes pour que chaque chose trouve sa place. C'est le temps des proportions solides, où l'on donne un nom, une posture et une étiquette à chaque élément, enfin des proportions pour que ça corresponde.

Les siècles langoureux aspirent à la fraternité par-delà les contingences. Nous tombons amoureux. Nous abordons la conscience du prochain, nous plongeons dans le miel des sentiments élevés.

Il reste désormais les zones d'excitation. Nous défendons cette absurde idée que nous avons des ailes et que rien ne nous retient plus. C'est le rêve de liberté. La passion pour le farfelu vertige.

Le jeu.

Le débordement d'énergie.

La source vive que nous croyons inépuisable.

L'accumulation d'expériences d'extases infinies.

La terre parcourue de fureurs, plongée dans le feu éternel de nos artifices.

.V.

Progressivement, ce qui se produit, c'est la liquidation de la peine – et il n'existe rien de raisonnable à opposer à ça. C'est la chasse hargneuse à la douleur.

Aux vies gâchées, aux vies soumises, contrites, aux heures d'efforts.

Voilà ce qu'on est en train de faire, dégager à grands coups de pieds presque vengeurs, fort ambitieux, cet adage qui régna sur des générations de générations de millénaires depuis la nuit : *per ardua ad astra*. A travers les tâches ingrates, bien dégueulasses, rédhibitoires, laborieuses et criantes de désespoir, accéder peut-être, à un moment donné, si jamais Dieu le veut et toutes les circonstances propices à daigner par hasard nous être cléments, aux étoiles.

Now, mon ami, c'est juste les étoiles qu'on veut, et là où c'est incroyable, c'est d'avoir rendu ça possible.

La souffrance fonde la modestie. L'humilité. A bas l'humilité. Maintenant, nous pouvons mettre un enfant au monde sous anesthésie, se faire arracher une dent avec le sourire, ou comprendre sans trop chercher.

Les temps sont de moins en moins durs. Ah. Pas pour tout le monde ?

Patience et langueur, vindictes hédonistes, plus que force ni que rage. C'est en cours, l'adoucissement des mœurs, la saveur du séjour. Pas même l'atrophie de l'expérience – mais la gloire des rêveurs, du jeu futile, de l'éveil inconscient.

.VI.

Tu devrais peut-être en profondeur travailler ta matière, faire peu à peu parler les pierres et les signes, élaborer le sens, poser des fondements. Mais tu préfères le trait d'esprit.

Tu devrais comprendre cela, le magma nébuleux, les volumes entrelacés, la complexité du système et les accords si délicats, si raffinés entre les mille détails fuyants. Mais tu préfères la ligne claire. Ou l'aplat franc.

Tu devrais encore prendre ce temps incalculable qui permet de dompter le feu par d'infimes changements et des gestes d'une rare maîtrise, parvenir au sommet de l'art d'être sage, lentement découvrir les multiples formes de la sédimentation mentale, dénicher les contradictions, les étaler précisément, les apprivoiser et puis les nettoyer, les dégrossir et les réordonner, faire ce boulot qui demande rigueur, sérieux et sans faille détermination dans l'argument dûment pesé. Courage et abnégation. Mais tu préfères l'extase de la blague. Foncer n'importe comment, chuter, et délirer.

Effervescence.

Cette ampoule qui s'alluma un jour, rappelle-toi, avant la nuit était la nuit, et l'incendie dévorait. Désormais ! En cage nous avons mis nos soleils, et c'est nous qui commandons, à l'aide de tout petits boutons. Un câble, un grésillement, un filet de lumière.

Les zones d'excitation, à l'évidence, sont électriques. Ton désir immédiat ne semble pas grandir en fonction des obstacles. Mais s'éteindre. Puisse-t-il au moins mourir dans un soudain éclair.

.VII.

Ou bien alors ce serait toujours la même rengaine. Ce sera toujours plus de la même. Nous sourions parce que nous avons envie de sourire et nous perpétons les codes rigides pour nous enthousiasmer d'être insolents. Toujours plus de loups.

Ôtez le conflit à l'homme. Vous resterait-il seulement une larve ? L'accord parfait, mortifère ? Les zones d'excitation sont-elles le stade suprême de la barbarie, où l'on peut se vanter encore plus fort d'avoir bonne conscience ? Une société du rire n'achève-t-elle pas la forme la plus sophistiquée de l'intolérance crasse ?

Ôte le conflit à l'homme. Rien qu'avec lui-même, pour s'affirmer, il se scinde ! Il perdrait la tête à tourner dans le cercle harmonieux.

N'est-ce pas que voilà une pensée rassurante ! On se retrouve. Ô combien nous aimons lutter. Guerrier parmi les guerriers, enfin ta force reconnue.

Il faut qu'il s'éclate, l'homme ! Il faut que quelque chose l'excite ! Il veut sentir ses nerfs à fleur de peau. J'existe !

Parsi tu luttas contre l'annulation des sens et tu pleures de joie. Tu luttas contre la nausée, contre le vide, contre les faiseurs de chaînes. Et puis il y a l'insurrection de Lili Booz. Au nom de la candeur. Au nom de la beauté. Car c'est la collection de nos passions qui pourra nous sauver de la perfidie.

Et communément faire vivre nos songes.

.VIII.

Aucune vérité en matière d'invention.

Aucune certitude à l'esprit du chercheur.

Aucun fondement au vibrato de l'expérience.

Une succession de tirets.

L'impression d'un fluide.

.IX.

C'est l'histoire du gamin qu'emporte le vent. Qui le ravit. Sous ses habits à peine visibles coulent un corps souple et agile, une peau élastique, du sang rouge. On l'appelle Gliff. Gliff Pö Arabat, né sur Terre, fut un temps. Gliff est l'air qu'il inspire et l'eau qu'il ingère, la roche qui l'égratigne, la chaleur protectrice. Je suis, dit le gamin, un amateur de tant de choses, fort diverses. Pourquoi davantage me définir ? Ce que je cherche : rien moins que ce qu'il faut pour manger, m'abriter, dormir, plonger dans la rivière transparente. Dans ma tribu, si nous sentons poindre l'ombre d'une tension entre deux d'entre nous, alors on se chatouille, et après le souffle poussé par tous, nous passons à autre chose. Il n'y a pas vraiment de notions de bien et de mal. J'apprends ce qui est nécessaire à la survie et je m'amuse. C'est très étrange pour nous de penser qu'autre chose devrait nous occuper, car nous avons tout ce dont nous avons besoin et même davantage, et quand nous désirons, nous satisfaisons nos désirs. Chaque élément est à sa place, notre front ne connaît pas ses deux traits que vous avez sur le visage, verticaux, au-dessus du nez de part et d'autre des sourcils. Bien sûr, nous avons des humeurs, comme le ciel a ses nuages.

Gliff ajoute ceci : l'excitation d'exister est ici permanente, bien qu'elle soit calme et limpide. C'est la danse des pulsions qui est fugitive. Et ce qu'on ne connaît pas ? L'affolement, la tragédie, la culpabilité.

Et pourquoi ne faites-vous pas toujours ce que vous voulez, ainsi que le vent nous apprend ?, demande le gamin qui toujours l'emporte avec lui dans sa poche. Ça signifie : tu fais des choses à contrecœur. Une vie, un acte, une société, n'importe quoi fondé sur l'absence de motifs souhaités, je ne comprends pas de quelle manière ça peut réussir.

Car nous sommes des créatures inspirées. Nous voulons et nous refusons, c'est-à-dire que nous voulons ne pas. Agir sans envie pervertit notre nature, nous

perdons l'appétit, nous perdons le sens, nous enterrons la flamme, tout sombre. A la fin tout explose.

Ce que Gliff ne conçoit pas, c'est le problème, puisque toujours surgit un problème. Quand mon désir et ton désir se trouvent désaccordés. Quelque chose tu veux de moi, imagine, Gliff, et autre chose moi, et pire, de moi quelque chose tu veux que je refuse de te donner. Je n'accède pas à ta requête. Es-tu heureux ? Cela nous froisse jusque parfois le choc, l'impasse, l'impossibilité de remédier. Et Gliff, qui sent poindre sur son front les deux traits de questions : Et pourquoi donc je voudrais quelque chose que tu ne veux toi-même ? Faut-il que sur toi je marche, que tu procèdes avec réticence ? Est-ce douloureux seulement, faut-il biffer notre rapport, dramatiser, s'enfuir ?

Sauvage est peut-être la tempête, qui ne demande rien à personne.

Mais comment puis-je vouloir, insiste-t-il, vouloir ainsi quelque chose d'aussi peu en écho avec le reste du monde ? N'est-ce pas donc que mon désir est mal pensé, déplacé, que ma volonté fait fausse route ? L'intuition de Gliff : toujours souhaiter ce qui est, pour ne point avoir à souffrir. La bulle Arabat : te faire plaisir me fait plaisir.

L'ennui, semblerait-il, la cause des troubles, c'est que souvent vous avez des excitations irresponsables, bêtes ou méchantes. Ça doit être on ne peut plus grisant de jouer avec la Bourse. Mais, derrière les écrans, vous savez bien, il y a des vies humaines. Nettement moins drôles. Et c'est aussi tellement de fun, la patinoire en hiver. Mais quand elle n'est pas sur lac, il y a un mais. Et ainsi de suite.

Vous avez des mais plein la tête.

Tellement de fun dans les simulations cybernétiques. Tellement facile et sans contrainte. Seulement après, on ne sait plus les vraies choses, on lâche le réel, on

a les yeux bouffis et des sensations fausses. Et si mirifique de filmer des horreurs, jouir devant des corps si frêles, si frais, si jeunes, si vierges, si insupportable. Si bizarre d'être à ce point conscient de soi, inconscient de nous. Pourquoi donc ce si prompt déferlement à nous détruire ?

Gliff est à mille lieux de ça. Il est dans le vent.

L'excitation commune, mes frères, il déclare, est la joie suprême des sages. Ça serait beaucoup plus marrant que tout le monde se marre. D'être époustouflé, et puis époustouflant. A ceci, pas de mais.

Soyons donc des créatures inspirantes. Pas des indésirables. Vouloir être voulu. Avant que de s'en retourner d'où il vient, visez donc le clin d'œil du gamin, projeté vers nulle part, une foi d'idiot, un air malin, une sorte d'appel si peu compliqué ; il fredonne – pourquoi pas cœurs tout contre cœurs ?

Clowns pas secs, rigoles de vivants.